

Cela faisait longtemps que je rêvais d'aller au Rwanda. Non, "rêver" n'est pas le mot. Cela faisait longtemps que je voulais exorciser le Rwanda. Me rendre à l'endroit même où ces images télévisées avaient été filmées. Ces images qui avaient traversé le monde en un éclair et laissé une marque d'horreur dans tous les esprits. Je ne voulais pas que le Rwanda reste un cauchemar éternel, une peur primaire.

Je parlais avec une hypothèse : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur.

Bien sûr, je ne formulais pas les choses comme cela. Je voulais juste y aller parce qu'il fallait que j'y aille.

Parfois, quelqu'un vous dévoile un secret que vous n'avez pas sollicité. Vous êtes alors écrasé par un savoir trop lourd. Je ne pouvais plus garder le Rwanda enfoui en moi. Il fallait crever l'abcès, dénuder la plaie et la panser. Je ne suis pas médecin mais je pouvais quand même essayer de m'administrer les premiers soins.

Comme j'étais invitée en Afrique du Sud pour une conférence quelques jours avant mon voyage au Rwanda, je me suis dit que c'était un bon point de départ. L'Afrique du Sud post-apartheid pourrait peut-être apporter quelques réponses à mes questions, en particulier en ce qui concernait le problème de la réconciliation à l'échelle nationale. Et puis, mon premier contact avec ce pays entraînerait d'autres voyages, j'en étais sûre. L'Afrique du Sud fait partie de notre mémoire collective.

Je ne m'attendais pourtant pas à faire ma première rencontre avec le Rwanda, là-bas.

DURBAN, AFRIQUE DU SUD

Un parking sur le bord de la plage.

La vie a des hasards qui ne se discutent pas.

L'homme surveillait les voitures dans le parking où nous nous sommes garés.

Il est arrivé il y a huit mois en passant par le Zaïre. Il a marché depuis le Rwanda. Il vit dans un township, dans une petite chambre qu'il partage avec d'autres, échoués ici, comme lui.

Il a fui jusqu'à la mer.

Je n'ai vu que ses yeux. Ils étaient recouverts d'un voile opaque. On ne pouvait rien lire d'identifiable dans son regard. C'était énorme, une noyade. Il semblait incapable de capter la vie avec ces pupilles-là, de reconnaître le soleil, le ciel, la ville. Ses yeux étaient ceux d'un prisonnier, des yeux aveuglés par l'obscurité et le vide.

Pendant une fraction de seconde, un vertige m'a traversé la tête. Derrière nous, la mer grondait et les vagues se brisaient sur la plage. L'embrun mouillait la peau.

L'homme avait remué les lèvres. Je l'entendis me demander ce que j'allais faire chez lui, au Rwanda.

JOHANNESBURG

Je n'ai pas pu avoir un vol direct de Johannesburg à Kigali. Passer par Nairobi m'aurait fait perdre un ou deux jours. Je choisis de faire Johannesburg – Paris – Bruxelles – Kigali d'un trait. L'agent au sol m'apprend qu'il ne peut pas enregistrer ma valise au-delà de Paris. L'ordinateur (?).

Le voyage se passe bien mais je n'arrive pas à dormir. Je regarde par le hublot le ciel noir parsemé d'étoiles. Je pense à ma mère. Ce n'est pas possible qu'elle soit partie. Je la sens près de moi. Je la sens encore là. J'ai l'impression qu'elle m'accompagne, qu'elle me tient la main sur ce chemin où il va falloir rencontrer la mort.

PARIS – BRUXELLES

Sans problème. Mais à l'arrivée, c'est la course. Je dois récupérer ma valise puis passer l'enregistrement pour Kigali en moins d'une heure. L'aéroport est bondé. J'ai du mal à me repérer. Ma valise n'apparaît pas. J'aurais dû m'en douter. Il ne me reste plus qu'une demi-heure. Je vais au comptoir de la compagnie aérienne. Je m'affole, je vais rater mon avion. "Faites une déclaration de perte à Kigali !" Je n'ai pas le temps de discuter. La porte d'embarquement est loin. Je ne dois pas rater ce vol.

SABENA VOL 565

Je suis là, bien assise, enfin. Je suppose que cela aurait pu être pire. Je n'ai pas pris d'assurance bagage comme on me l'avait conseillé avant de partir.

Heureusement, j'ai dans mon sac à main ma trousse de toilette, tous mes papiers et objets de valeur. Pas d'habits de rechange. On verra sur place.

L'avion est presque vide. J'ai la rangée pour moi toute seule.

Un groupe de passagers, des Rwandais, rient beaucoup. Ils n'arrêtent pas de parler depuis le décollage. La jeune femme avec eux est grande et belle, son rire communicatif. Je ne sais pas encore qu'elle deviendra une amie. Les hommes ont la quarantaine et sont élégants, sans doute des cadres de l'administration ou d'une organisation internationale.

Des religieuses en bleu parlent doucement.

Un couple assez âgé voyageant avec leur bébé fait un scandale au moment du repas parce que le biberon tarde à venir. Belges ? Français ?

Ils ne vont probablement pas jusqu'à Kigali. Le vol fait escale à Nairobi.

Le couple demande aux Rwandais de baisser la voix, le bébé vient de s'endormir.

Je lis le journal. Les touristes assassinés en Ouganda font encore l'actualité. Cette fois-ci, c'est un article de fond. Le journaliste souligne que partout dans le monde, le tourisme comporte des risques certains.

Huit étrangers parmi lesquels un couple d'Américains ont été massacrés dans la jungle ougandaise par, selon des sources bien informées, des rebelles hutus. Malgré le terrain abrupt et les insectes, les touristes étaient venus dans l'espoir d'observer des gorilles.

Le journaliste cherche à savoir qui est à blâmer, depuis l'agence de voyages jusqu'aux autorités administratives et politiques ougandaises qui ont négligé d'informer les touristes du danger qu'ils couraient.

Quant à moi, on ne pourra pas dire que je ne l'étais pas. A la fin de l'article, le journaliste donne la liste des pays à hauts risques :

L'Angola, le Rwanda, le Burundi, les deux Congo, la Sierra Leone et la Guinée-Bissau, le Soudan. A ceux-là s'ajoutent l'Iran, l'Irak, l'Afghanistan, la Bosnie et la Serbie.

Je me dis qu'on peut se faire tuer dans bien d'autres endroits. A New York, Johannesburg, Durban, Lagos, Nairobi ou Abidjan.

Je me demande soudain si ma nationalité ivoirienne serait un atout ou une condamnation.

J'ai sommeil.

Je n'arrive pas à dormir. Mon esprit tourne à cent à l'heure. Je mets les écouteurs et tente de regarder le film. Mais je ne peux me résoudre à suivre cette histoire d'amour hollywoodienne. Je lis un peu.

Nous approchons de Kigali. Je n'ai pas de visa d'entrée. Une lettre d'invitation devrait faire l'affaire. Je compte mes dollars. On m'a conseillé d'en prendre, il paraît que c'est plus simple que les francs français. Je songe à ma valise. Quelles sont mes chances de la retrouver ? J'essaie de me souvenir de tout ce qu'il y a dedans.

A l'arrivée, je dois passer par l'immigration. On me fait entrer dans une petite salle. Plusieurs personnes attendent. Quand vient mon tour, l'officier s'adresse à moi en anglais. Il veut savoir ce que je vais faire au Rwanda. Il est souriant et me parle avec courtoisie. Il a l'air d'apprécier le fait que je puisse m'exprimer en anglais. Cette langue me servira à plusieurs reprises au cours de mon séjour. Les Rwandais anglophones viennent d'Ouganda ou de Tanzanie où ils vivaient en exil depuis plusieurs décennies. Les hauts cadres du FPR, l'armée ayant libéré

le pays, sont principalement d'origine ougandaise. Ce sont les dirigeants d'aujourd'hui.

L'officier me délivre un visa sur une feuille volante. Mais il me faudra quand même passer au ministère de la Sécurité nationale pour reprendre mon passeport car ils décident de le garder.

KIGALI

De loin, la ville semble avoir tout oublié, tout digéré, tout ingurgité. Les rues sont pleines de monde. Le flot des voitures est permanent. Chacun veut se faire une place, tout recommencer.

Marcher nonchalamment dans les rues et regarder la vie passer. Acheter des bananes à un étalage, rire avec des gamins, parler à quelqu'un dans la rue, attendre à un feu rouge que le petit bonhomme vert se montre, acheter le journal, boire un Coca-Cola dans un kiosque, vivre dans Kigali comme si le passé n'avait été qu'un mauvais souvenir. Les visages me semblent familiers. Tout est tellement comme chez moi que cela me brise le cœur.

Quand Kigali est en paix, Kigali est très calme.

La nuit tombe. Elle est dense. Des points de lumière décoorent les collines comme des bougies sur un arbre de Noël. Les phares des voitures trouent l'obscurité, là-bas, au loin. Tout est au ralenti, calmé par la fin du jour. Les réverbères jettent une clarté monotone. L'air est frais, la terre tiède.

Près d'un immeuble, sous les arbres endormis, des tables rangées, des chaises retournées attendent le prochain lever du soleil. Dans les maisons alentour tout semble aller de soi. Le son de la télévision glisse dans les allées. Des bruits de friture, de l'eau qui coule, une voiture

qui démarre, la voisine qui appelle son enfant. Des silhouettes se découpent contre les fenêtres, spectacles d'ombres chinoises derrière des rideaux tirés. La nuit ressemble à toutes les autres.

La lune est un demi-cercle parfait. Les étoiles retiennent leurs secrets douloureux. Rien ne traverse l'opacité.

Il faut remonter la nuit de tous les temps, revenir à la grande frayeur, l'époque où les êtres, face à leur destin, n'avaient pas encore découvert leur humanité. Des terreurs obscures guidaient leurs pas. Il faut se rappeler la peur physique de l'Autre.

Tes peurs sont-elles plus effrayantes que les miennes ? Dans ton abîme, descends-tu plus loin que moi ? Quel sacrifice accepterais-tu de faire pour garder ton humanité ?

Es-tu prêt pour ce rendez-vous inconcevable avec la mort dénaturée par la cruauté ?

Car il faut bien un jour s'arrêter net pour se regarder en face, partir à la recherche de ses propres frayeurs enfouies sous une apparente tranquillité.

Que mes yeux voient, que mes oreilles entendent, que ma bouche parle. Je n'ai pas peur de savoir. Mais que mon esprit, au grand jamais, ne perde de vue ce qui doit grandir en nous : l'espoir et le respect de la vie.

Oui, porter aussi son attention sur la vie qui coule : gestes quotidiens, mots ordinaires. La vie de tous les jours telle qu'elle est.

Tout comme dans certaines îles du Pacifique, les gens reviennent s'installer au pied des volcans éteints pour cultiver les terres fertiles, Kigali se dépouille de son passé et endosse les habits d'une nouvelle existence.